



REVUE DE PRESSE

Los Demonios

"Los Demonios, par le jeu de Philippe Boronad, les séquences vidéo chiadées et intenses, l'arsenal sonore, enfin la musique, tient du travail d'orfèvre qui happe et interroge".

Aude Brédy, l'Humanité

"Une belle recherche intéressante, au cœur de la vie intérieure des êtres".

Agnès Santi, La Terrasse

"Les parties narratives restituent la splendeur de la langue qui caractérise le roman de Valérie Boronad, offrant des sonorités puissamment lyriques et exigeantes".

Un fauteuil pour l'orchestre

"Une poignante quête identitaire, voilà ce à quoi nous convie Valérie Boronad avec « Los demonios », un texte, poétique et captivant. [...] L'exercice est intrigant et on se laisse hypnotiser".

Dimitri Denorme, Pariscope

Los Demonios

Même en pensant les connaître, chacun de nous va - à un moment donné de son existence - partir à la recherche de ses origines. Chaque écrivain fait cela, chaque exilé est hanté par cela, Tango alias Samuel plus que tous. Sa mère vient de mourir après avoir vainement attendu le retour de celui qui a disparu, tombé d'un avion sans doute quelque part en Argentine; les militaires avaient coutume de survoler l'océan afin d'y précipiter le passager politique. Beaucoup de destins s'achevèrent de la sorte après la prison et la torture. Luis, le père a sans nul doute fini ses jours ainsi. Mais faute de preuves, Samuel ne peut qu'imaginer ce qui s'est passé. Devenu définitivement orphelin, il va retourner dans l'hôtel de son enfance et là, convoquer les fantômes de son existence afin de coucher leur histoire sur le papier. Symboliquement l'espace scénique est composé de deux écrans comme les deux pages d'un livre ouvert ou d'un cahier sur lequel tout va s'écrire à mesure...

L'écriture est belle, poétique, et le comédien Philippe Boronad l'accompagne de tout son corps en une presque chorégraphie, pliant sa voix et son jeu (ce qui peut créer une impression d'inégalité) à tous les registres nécessaires afin de nous faire voir ce que Tango a vécu ou imaginé.



Augusto Angel Zapatas interprété avec maestria par Luis Jaime-Cortez est celui qui accueille le petit garçon qui a grandi et une fois arrivé à l'âge adulte, veut comprendre ce qui s'est passé afin d'exhumer ce que d'autres ont voulu enfouir. Augusto évoque lui aussi un être disparu (sa femme) à laquelle il s'adresse en quasi permanence. Samuel s'est fixé la tâche de témoigner à la face du monde de façon non oculaire bien sûr, mais affective et pour se retrouver aussi tout simplement.

Ce n'est donc pas un livre politique qu'il a entrepris d'écrire mais l'histoire d'une famille broyée par l'engrenage d'une époque.

Moana Ferré est Ana la mère mais également Camilia puisque le fils désigne la ressemblance cause de son attirance sans doute ? La comédienne est belle a une indéniable présence scénique et apporte la part de tendresse indispensable à cette histoire que les militaires ont rendue effroyable.

La musique de scène signée Philippe Laccarrière habille le spectacle en nous permettant d'adhérer complètement au texte tandis que les effets visuels font le reste. Vous l'avez compris, la mise en scène est belle, le propos intéressant, que demander de plus ?

Simone Alexandre

www.theatrauteurs.com



Cultures - Article paru le 6 avril 2010

culture

L'inconscient du passé argentin fait retour

Au Vingtième Théâtre, les démons de la dictature en Argentine resurgissent sur fond de quête identitaire, accompagnés par un arsenal sonore complexe.

Los Demonios, roman de Valérie Boronad (2009), est actuellement porté à la scène par Vincent Boronad qui décuple ses atouts de comédien à la faveur de trois personnages : l'enfant Tango, qui n'a jamais connu l'Argentine qui le hante d'autant plus ; l'adulte Samuel qu'il est devenu, revenu dans l'hôtel d'avant l'exil de sa mère en France ; Luis, le père, pour qui Samuel doit se faire écrivain, s'inventer un roman familial doté d'un père idéal dont le parcours reste obscur. Alors, dans le noir des interrogations de l'enfance et de la mémoire adulte ignorante surgissent les démons : *Los Demonios* – c'est ainsi que l'on appelait la dictature et la guérilla – qui, entre 1976 et 1983, faisaient suffoquer l'Argentine... Personnage cardinal, jonction entre les personnages de sa mère, qui vient de mourir, de son père, représenté, ou encore d'un vieil Argentin témoin de sa quête, Samuel, omniprésence scénique poignante de solitude, est pris dans un faisceau complexe de voix auxquelles les technologies numériques donnent une remarquable ampleur. Voix candide, rêveuse, affabulatrice de l'enfance en mal de père et de vérité. Voix d'espoir, insistante, dans ses lettres aux autorités consulaires d'Argentine, par exemple. Voix, douce présence de la mère (évanescence et gracile Moana Ferré), qui longtemps veut taire les questions. Voix rauque, à bout, car torturée, et devenue malgré elle héroïque, du père, sous la plume du fils. Rumeur persistante, enfin, des 30 000 victimes de la dictature argentine.

À la longue, il peut y avoir quelque chose de trop diffus dans la perception des entrelacs, des éclats de l'inconscient de Samuel, assailli par sa quête identitaire. Mais *Los Demonios*, par le jeu de Vincent Boronad, les séquences vidéo chiadées et intenses, l'arsenal sonore, enfin la musique, tient du travail d'orfèvre qui happe et interroge.

Aude Brédy

Jusqu'au 25 avril au Vingtième Théâtre, 7, rue des Plâtrières 75020 Paris. Métro Ménilmontant – bus 96 arrêt Henri-Chevreau. Réservations : 01 43 66 01 13.

Vendredi 9 avril 2010 5 09 /04 /2010 18:47

« Los Demonios », de Valérie Boronad (critique de Marie-Anna Le Méhanèze), Vingtième Théâtre à Paris

Les démons d'un artiste déraciné

La barbarie omniprésente en l'homme et exacerbée dans le courant du vingtième siècle était un sujet cher à Valérie Boronad. Force est de constater la virtuosité avec laquelle l'auteure de « Los Demonios » dépeint le pire, construisant sa dramaturgie propre de la façon la plus poétique possible. Elle ne connaissait l'Argentine ni d'Ève ni d'Adam avant l'écriture de la présente pièce. C'est peut-être l'une des raisons pour lesquelles le texte atteint une telle dimension universelle.

Suite à la perte d'une mère envers laquelle il nourrissait des sentiments pour le moins ambigus, Samuel revient en Argentine. Ce pays, en quelques jours à peine, aura vu naître et partir l'enfant qu'il était, puis inondera l'imaginaire de l'auteur qu'il deviendra. Par le biais de la création, grâce à l'écriture, Samuel remplira les pages de sa vie. Ces démons éponymes, ce sont les siens, les nôtres : ces angoisses indissociables de chacun d'entre nous, ces intimes tourments qui, lorsqu'ils sont affrontés, font de nous des êtres simplement victorieux.

La famille de Tango (personnage à part entière représentant le protagoniste avant l'âge de dix ans) tronquée, écartelée puis exilée en France quelque part entre 1976 et 1983 ne sera plus constituée que d'une mère, son fils... et d'un vide laissé par le père resté au pays. Quitter d'un côté la guérilla, de l'autre, une monstrueuse dictature (deux forces alors nommées « Los Demonios » par les militaires argentins), remplir ses propres failles, faire face, revenir : voilà ce dont il est ici question. Ces gouffres qui remplissent Samuel l'empêchent initialement de vivre. Jusqu'à ce qu'il décide de les apprivoiser... pour qu'enfin naisse à travers lui la mémoire de ses parents, réinventée et sublimée par la plume.

La thématique précitée obsède souvent et à juste titre l'artiste contemporain. Elle préoccupe quiconque chercherait à comprendre les raisons pour lesquelles l'humanité répète systématiquement ce qu'il y a de plus affreux en elle. Mais rares sont les auteurs qui savent toucher avec pudeur, susciter subtilement réflexion et intérêt. En somme : le texte est magnifique et rien que pour cela, *Los Demonios* mérite d'être entendu. En outre, notons que Valérie Boronad a elle-même effectué l'adaptation théâtrale de son propre roman. L'exercice est périlleux, audacieux, mais, ici, il se trouve être pour le moins réussi. Je me permets donc de me faire l'écho de beaucoup de spectateurs (par ailleurs trop peu nombreux) présents à mes côtés ce soir-là. Rendons à César ce qui appartient à César : un grand bravo à l'auteure !

L'univers sonore, si particulier, fait véritablement office d'écrin aux mots : tout est ici parfaitement et judicieusement approprié, à sa place, juste. Le rythme claque doucement lorsqu'il se doit puis devient infernal, assourdissant, quand il le faut... jusqu'à en devenir parfaitement bluffant.

Mais comme personne ni rien n'est jamais parfait, je dois, en toute honnêteté, vous faire part d'un certain nombre de bémols concernant ce spectacle. Les écrans sur lesquels sont projetés des images censées représenter l'état mental du personnage n'ont cessé de faire des allées et venues en pivotant, n'étant fixés qu'en leur partie la plus haute. C'est à la fois perturbant et générateur d'un sentiment d'inachevé, quant à la scénographie.

La mise en relief de l'inconscient du personnage principal, certains aspects de son approche psychologique (les couleurs projetées sur les panneaux mobiles, par exemple), les problématiques œdipiennes

omniprésentes manquent d'originalité dans le traitement et laissent une impression de déjà-vu. Je crains que ce dernier aspect de la pièce n'alourdisse l'ensemble d'un travail, par ailleurs, remarquable.

J'espérais beaucoup de « la technique révolutionnaire de diffusion d'odeurs contrôlées », censée rendre ce spectacle plus vivant que vivant. Rien des « fondus enchaînés » alléchants et promis ne se firent sentir. Malgré un odorat plutôt performant à la base et auquel j'avais (en plus !) accordé une attention toute particulière, je n'ai perçu qu'une vague odeur de fleur (toujours la même : du lilas ?) chaque fois que Samuel quittait partiellement ses démons. Chose promise, chose due, puis finalement pas obtenue.

L'interprétation de Philippe Boronad semble n'avoir décollé qu'au bout d'une vingtaine de minutes. Qu'il est difficile d'interpréter trois rôles présents en permanence tout en mettant en scène l'ensemble des comédiens : le recul nécessaire semble parfois manquer. Rester constamment au sommet de personnages à ce point vivants, tourmentés, passionnés aurait peut-être mérité une direction d'acteur extérieure. Notons bien, cependant, que M. Boronad touche de-ci de-là, du bout de ses doigts d'interprète, ce qui ressemble à de l'incarnation transcendée. Dommage que ce soit inégal. En revanche, les deux autres acteurs ont été dirigés et bien dirigés : cela se voit. Mention spéciale à la jeune Moana Ferré, qui illumine le plateau d'une présence empreinte de féminité et dont l'interprétation de cette mère courageuse serait digne de susciter la curiosité d'un grand nombre de metteurs en scène. ¶

Marie-Anna Le Ménahèze

Les Trois Coups - www.lestroiscoups.com

Los Demonios, de Valérie Boronad

Roman publié aux éditions Belfond, février 2009

Texte et dramaturgie : Valérie Boronad / Mise en scène : Philippe Boronad

www.losdemonios.net

Avec : Philippe Boronad, Moana Ferré, Luis Jaime-Cortez

Plasticien-scénographe : Michel Jacquelin / Vidéaste : Murielle Félix / Compositeur : Philippe Laccarrière /

Musicien sampler : Yoann Vignot / Concepteur multimédia : Charles Sadoul /

Développeur olfactif : Michel Pozzo

Vingtième Théâtre • 7, rue des Plâtrières • 75020 Paris / M°: Ménilmontant – bus 96, arrêt Henri-Chevreau /

Réservations : 01 43 66 01 13

Jusqu'au 25 avril 2010, du mercredi au samedi à 19 h, dimanche à 15 h / Durée : 1 h 15

Critique



Los Demonios

La quête existentielle d'un fils blessé par la disparition du père sous la dictature argentine. Il écrit et se souvient, et la pièce représente cet acte narratif cathartique avec une minutie très formaliste.

C'est l'histoire d'un fils qui écrit l'histoire de son père inconnu, disparu comme 30000 autres personnes en Argentine pendant la dictature entre 1976 et 1983, l'histoire d'un fils devenu écrivain qui convoque et réinvente les voix du passé, au fil d'un parcours onirique peuplé de rêves et de cauchemars, souvent miné par une peur dévorante. La narration est ici le moyen de rester en vie, de lutter contre la mort, transformant l'insupportable prison des souvenirs et de l'absence du père en ferment vivant au présent, si possible. L'acte d'écrire devient acte d'exister, et c'est ce qu'entend montrer la pièce. L'œuvre dramatique fait écho au roman éponyme de Valérie Boronad, et le spectacle donne corps à la vie intérieure des personnages. Pas facile de parvenir à transformer cette narration cathartique en expression théâtrale, et la dramaturgie combine pour cela le jeu des acteurs, une architecture sonore et la vidéo, qui apparaît sur deux grands panneaux qui cernent le personnage du fils, Samuel (Philippe Boronad).

Univers mental intime

Ces panneaux semblables aux pages d'un livre figurent son univers mental intime et secret, où se lisent ses tourments, y compris les tortures que son père a subies. A la mort de sa mère Ana (Moana Ferré), qui a toute sa vie vécu figée dans le passé et le souvenir de son amour pour son mari Luis, Samuel revient dans l'hôtel de son enfance où il est assailli par son passé. Son père parle parfois à travers lui, d'une voix autre et grave, et une figure féminine hiératique et belle représente l'épouse ou la mère. Autre personnage sur la scène : Augusto, qui s'occupe de l'hôtel depuis des années et a connu l'enfant lorsqu'il était petit. Luis Jaime-Cortez l'interprète avec beaucoup de présence et d'émotion. Le dispositif vise à explorer « *la mécanique secrète du conscient et de l'inconscient du personnage* », sans passer par une trame narrative linéaire ou par l'incarnation. La pièce y parvient en partie grâce à un travail approfondi et à des fulgurances, sans éviter parfois une impression d'artifice trop imposante. Une belle recherche intéressante, au cœur de la vie intérieure des êtres.

Agnès Santi

Los Demonios, texte et dramaturgie Valérie Boronad, mise en scène Philippe Boronad, du 5 mars au 25 avril, du mercredi au samedi à 19h, dimanche à 15H, au Vingtième Théâtre, 7 rue des Plâtrières, 75020 Paris. Tél : 01 43 66 01 13. Durée : 1h20.

Los Demonios

Une quête identitaire

Bruno Deslot

Samuel, fils de « disparu », remonte le fil du temps afin d'écrire le roman de son père, Luis, engagé dans la guérilla en Argentine durant la dictature.

Entre 1976 et 1983, 30 000 personnes disparaissent en Argentine, laissant à leurs proches, le douloureux souvenir d'une période sombre éclairée par la violence ouverte de la dictature. Les démons s'agitent, s'animent et réveillent la conscience de Samuel qui bascule dans l'incroyable et indéfinissable expérience du rêve, désir refoulé et inconscient d'un passé qui ne passe pas.

Un père, ayant pour mission d'abattre un général, disparaît, laissant une mère amoureuse et un petit garçon qui grandit à l'ombre d'une tendre filiation que la guérilla dérobe et pousse à l'exil. Ana et son fils, un garçon nommé Tango, vivent réfugiés dans un hôtel français, tenu par un argentin. A la mort de sa mère, Samuel, devenu écrivain, s'engage dans une quête identitaire en revenant dans l'hôtel de son enfance. Il interroge son passé familial durant les années de dictature argentine afin d'écrire les chapitres expiatoires d'une histoire intimement liée à sa construction personnelle.

Les rêveries d'un romancier solitaire

Pris en étau par deux écrans sur lesquels sont projetées les images suggérées d'un passé qui oscille entre fantasme et désir inconscient, Samuel noircit les feuilles de l'ouvrage qui participe de sa construction identitaire. Un désir affirmé de comprendre le passé à la lumière du présent en parcourant les lieux de mémoire qui constituent une partie de son histoire familiale, Samuel revient dans l'hôtel de son enfance. Voyage initiatique, quête éperdue ou perdue d'avance, le romancier découvre « *l'énigme d'une représentation présente du passé absent* » (Paul Ricoeur, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*). Ses rêves le guident, tel un fil d'Ariane, tenu mais solide, dans un labyrinthe intérieur dont il doit trouver la sortie.

Dans une telle construction narrative, une dramaturgie plurielle semble se justifier, et les écritures numériques, les vidéos, l'architecture sonore et le scénario olfactif participent à cette aventure du subconscient et de l'inconscient de Samuel. Des moyens techniques très sophistiqués qui évoluent par strates, peinent à esquisser une topographie accidentée, celle des rêves du jeune romancier en quête de son passé familial, et encombrant le plateau tout en altérant le propos. Car *Los Demonios* ont été conçus comme une double partition, d'une part une oeuvre dramatique originale, d'autre part un roman paru aux éditions Belfond en février 2009. La portée de cette composition musicale est certes double, mais tout comme la scénographie, elle pratique davantage la superposition de deux formes de langage, qu'une réelle dramaturgie originale. L'ensemble manque sévèrement de théâtralité, et les comédiens cherchent la légitimité d'un discours qui fait le grand écart entre théâtre et narration. Toutefois, les parties narratives restituent la splendeur de la langue qui caractérise le roman de Valérie Boronad, offrant des sonorités puissamment lyriques et exigeantes.

Une mise en voix

Dans *Los Demonios*, le rêve y est appréhendé comme un instrument au service d'un processus dynamique de réalisation de soi. Il n'est pas seulement tourné vers le passé, mais contient les germes d'une métaphore intérieure. Samuel incarne l'épicentre des voix du passé qui le hantent, et non le point de jonction « *entre la nécessité du passé et l'urgence du présent* » comme l'affirme le metteur en scène, Philippe Boronad. Certes, il est ce médium mais seulement grâce à la mise en place d'une scénographie ambitieuse, encore trop maladroite pour s'inscrire dans une mise en abîme du théâtre.

Enfant, adulte et enfin homme mûr affrontant l'imminence de sa mort, Samuel (Philippe Boronad) s'enlise dans une interprétation confuse de trois personnages, qui même si c'est un rêve, ne trouvent aucune légitimité dans leur manière d'exister. Les apparitions du tenancier de l'hôtel et de la mère, n'ajoutent rien de plus au propos si ce n'est que d'animer un plateau à la modernité assurément volontariste. Les images projetées sur les deux écrans, placés de part et d'autre de la scène, proposent de belles ellipses, comme ces coulées de peintures qui rappellent les larmes que la mère de Samuel essuyaient sur les murs de l'hôtel, mais une fois de plus, quelques glissements de terrain auraient sans doute permis de proposer une topographie accidentée d'un relief érodé par la souffrance du passé.

Un Fauteuil pour l'Orchestre

Le site d'Actualité Théâtrale à Paris



Los Demonios

Scènes / vendredi 16 avril par Rita la Babouine

Dans l'enfer de l'inconscient d'un fils cherchant les traces de son père disparu en Argentine.

Littéralement, « *Los Demonios* » fait référence à l'appellation donnée par les militaires argentins eux-mêmes à la dictature et à la guérilla, les terribles démons qui ont étouffé l'Argentine entre 1976 et 1983.

Ce spectacle nous transporte dans l'enfer de l'inconscient d'un fils cherchant les traces de son père disparu en Argentine. Il pourrait se passer dans n'importe quelle autre dictature car, comme le souligne l'auteur, cette barbarie, « *le souffle sporadique de nos démons revient inexorablement tyranniser le devenir de l'humanité* ».

Les spectateurs font face à un cerveau, coupé en deux, à l'image d'un grand livre. Samuel, le héros, écrivain de profession, se place au milieu de la césure des pages. Il ne parvient plus à vivre son présent sans éclaircir le passé et revient sur les lieux de son enfance. Le même comédien interprète trois personnages et trois périodes de sa vie comme un long processus psychanalytique.



L'auteur, **Valérie Boronad**, n'a pas de racines argentines mais sa famille a été exilée et coupée de ses racines, elle a donc vécu ce que beaucoup d'enfants d'émigrés ont connu : la non-transmission d'un vécu et d'une langue par des parents traumatisés par leur exode. Elle avait au départ écrit un roman qui mettait en valeur plusieurs histoires sans lien évident qui se reliaient à la fin. Les comédiens jouent simultanément plusieurs personnages dont les mémoires et les inconscients rejoignent d'autres, comme des fantômes. Le spectateur est invité à se laisser porter par les images, les odeurs et le texte pour vivre cette sensation d'oubli et de désert affectif symbolisé par la disparition d'un être cher.

Il était présenté à Paris alors que simultanément une cérémonie était organisée à Paris pour honorer la mémoire des 30 000 morts et disparus du Terrorisme d'Etat de l'Argentine et saluer la lutte des « *Mères et des Grands-mères de la Place de Mai* » et celle des organisations des droits de l'homme d'Argentine et de France.

Ce spectacle, étrange et dérangeant, est merveilleusement interprété par un argentin, Luis-Jaime Cortez, Moana Ferré et Philippe Boronad. La mise en scène est assurée par Philippe Boronad et la scénographie par Michel Jacquelin.

Entre 1976 et 1983, en Argentine, près de 30 000 personnes disparaissent sans laisser aucune trace. La faute à la guerre sale. D'un côté, la dictature, de l'autre, les opposants. Entre les deux, des hommes, des femmes, des victimes et des questions sans réponse. C'est dans cet éprouvant contexte qu'est né Samuel. Aussi, quand à la mort de sa mère il décide de revenir dans l'hôtel de son enfance et d'écrire son propre roman des origines, c'est à une multitude de fantômes qu'il doit se confronter. Les siens d'abord, puis ceux de tout un pays. Une poignante quête identitaire, voilà ce à quoi nous convie Valérie Boronad avec « Los demonios », un texte poétique et captivant. Pour remonter le fil du temps aux côtés de Samuel, Philippe Boronad, qui signe la mise en scène, a choisi de faire appel à tous les sens des spectateurs. Saluons le travail scénographique de Michel Jacquelin : sur le plateau, deux immenses écrans projettent les images du passé et de l'inconscient du héros. L'exercice est intrigant et on se laisse hypnotiser. Il y a aussi toute une création sonore pour accompagner cet étrange voyage et nous aspirer au cœur de l'univers intérieur de Samuel. Les moyens déployés sont nombreux et impressionnants. Ils ont parfois les inconvénients de leurs avantages. Entendez qu'ils brouillent un peu les pistes et que la progression est rendue de ce fait plus difficile. Peut-être faut-il alors accepter de lâcher le fil et se laisser porter par nos sensations. C'est d'ailleurs ce que l'on se plaira à retenir du spectacle. Côté jeu, dans sa triple partition de l'enfant, de l'adulte et de l'homme enfin mûr, Philippe Boronad est convaincant. Tout comme le sont d'ailleurs aussi Moana Ferré et Luis Jaime-Cortez, dans des rôles plus secondaires. Tous trois dessinent des personnages insaisissables qui troublent inmanquablement le spectateur. ■

D.D.

Vingtième Théâtre
Renseignements page 56.



Philippe Boronad et Moana Ferré

[comédie dramatique] **LOS**
DEMONIOS